



VITERBE : LA CATHÉDRALE ET LE CAMPANILE.

ITALIE

UNE JOURNÉE A VITERBE

I



'EST la Fête-Dieu. Au son des cloches, au chant des hymnes latines, si harmonieuses, adoucies par ces voix italiennes, la procession emplit de sa foule les rues étroites de la très vieille, « très illustre » cité de Viterbe, serpentant comme elles entre les maisons sculptées, où, de chaque fenêtre à meneaux, de chaque balcon de pierre dégradé, restes des palais anciens, des femmes souriantes lancent des fleurs. Sur le toit en terrasse d'une large tour carrée, des religieuses blanches, des dominicaines, entourées de pensionnaires en bleu, tableau frais et doux en ce cadre de passé, me rappellent le temps où dans une ville, à peine

moins pittoresque, de l'ouest de la France, je regardais, enfant, « passer la procession ».

Celle-ci n'a rien de semblable aux fêtes religieuses, très riches, très fleuries, très belles, dont j'ai conservé mémoire. Elle est belle aussi, mais étrange et austère. Ce qui s'avance, ce sont d'immenses bannières peintes, spéciales à l'Ombrie et aux provinces qui l'avoisinent, étendards de piété où à chaque calamité publique : peste, guerre ou famine, le peuple représentait ses saints préférés et qu'il élevait vers Dieu en signe de supplication et de repentir. Les plus grands artistes en ont peint, les musées se les disputent, et la célèbre Madone Sixtine, de Raphaël, est la dernière et la plus parfaite de ces manifestations d'art, créées par le mysticisme ombrien.

En arrière de ces *santi stendardi*, comme on les nomme, les escortant avec la *bandiera*, le petit drapeau aux couleurs de la confrérie, se pressent des pénitents, des pénitents encore, sous la robe et la cagoule trouée aux yeux qui voile étrangement le visage; braves gens de tous métiers, fidèles, en dépit des temps nouveaux, aux traditions qui, depuis des siècles, réunissent leurs aïeux en ces

chapelles ouvertes dans toutes les rues, où tout à l'heure, ils ont été prendre l'étendard de leur patron, pour le mener à la cathédrale. Pénitents verts de Saint-Roch qui visitent les prisonniers, pénitents noirs de Saint-Thomas qui accompagnent les morts, pénitents bruns de Saint-François, blancs de la Vierge, rouges de Jésus, noirs encore de la Miséricorde dressant, au lieu de bannière, un grand crucifix enguirlandé. Mais les yeux et le cœur du peuple vont vers l'étendard de la sainte de la ville, tenant son tablier plein de roses, toute jeune et frêle, image de grâce et de pureté : Rose de Viterbe, l'humble et glorieuse fille du jardinier.

Après les bannières, ce sont des enfants de chœur balançant l'encensoir, des prêtres au manteau romain, des chanoines — prélats crossés et mitrés d'or. Enfin, sous le dais italien, dont quatre lances dorées soutiennent les lourds plis de soie blanche, un évêque vénérable, aux yeux vifs, malgré ses cheveux et sa barbe argentés, et dont la robe de bure franciscaine dépasse l'aube de dentelle, serre sur sa poitrine un petit ostensor d'or. A travers les nuages d'encens, on croit voir un de ces vieux papes inflexibles qui ont tenu en ces lieux mêmes les clefs de Saint-Pierre, qui ont éprouvé combien pèse le grand manteau, selon le beau vers de Dante, et défendu énergiquement contre les empereurs allemands, durant les luttes guelfes et gibelines, ce patrimoine de Saint-Pierre dont Viterbe fut métropole, depuis que Charlemagne la prit aux Lombards pour la donner à l'Eglise.

Car, franchissant l'étroit cours de l'Arcione sur un pont aux piliers étrusques, la procession est arrivée à la place de la cathédrale, tout enclose et silencieuse, où la Viterbe d'autrefois demeure presque inchangée. Le portail ouvert de San Lorenzo laisse voir les merveilleuses ogives, le beau pavé de mosaïques, les colonnes de marbre qui rappellent le temple antique auquel l'église a succédé. Dans ses profondeurs demi-obscurcs, on entrevoit des statues tombales de papes couchés sous un dais de marbre, des étendards de victoires séculaires suspendus aux murailles. Et ce cortège d'aujourd'hui évoque d'autres cortèges, de bien autres pompes, des scènes tragiques qui, du x^e au xvi^e siècle, ont eu ce lieu pour théâtre.

Ce n'est pas en vain que du mont Cimino, qui domine la ville de sa couronne de pins et de grands châtaigniers, on aperçoit le dôme de Saint-Pierre. Viterbe a été au Moyen âge, en face de Rome sans cesse secouée de révolutions, l'asile sûr des pontifes qui l'aimaient comme une fille intraitable, mais dévouée, la châtaient sévèrement de son humeur querelleuse envers ses voisines et de ses discordes intérieures, puis levaient en secret l'excommunication ou l'interdit. — « O gens de Viterbe, disait en pleine cathédrale le

grand pape Innocent III (1207), qui venait d'y réunir un concile pour condamner l'hérésie des Patarins, je ne viendrai plus chez vous. » Et pourtant il y revint cinq fois, y séjourna, y proclama la croisade. Mais, malgré leurs maisons rasées, les hérétiques recommençant à fourmiller dans la ville, quelque temps après, pour punir Viterbe, sa grosse cloche communale, détachée du vieux campanile qui se dresse encore, séparé de la cathédrale, s'en allait prisonnière à Rome, dédaigneusement nommée par les Romains *la Patarine de Viterbe*, sonner au château Saint-Ange le carnavalesque et la mort des papes.

Elle était encore dans son campanile, sonnant à grandes volées (vers 1158), le jour où Adrien IV (Nicolas Breakspeare), le seul pape anglais, arrivait sur cette place en grande pompe, montant une paisible mule blanche et, près de lui, l'empereur german, le redouté Frédéric Barberousse, dans son armure scintillante, chevauchant un ardent coursier harnaché d'or. Et les cardinaux et les chevaliers mêlés dans leur escorte, venus pour assister à la réconciliation du pape et de l'empereur, virent celui-ci, contraint par le pontife chez qui l'orgueil anglais doublait la dignité suprême de la tiare, descendre de cheval et tenir l'étrier d'Adrien, avant d'en obtenir, au seuil de la cathédrale, le baiser de paix.

Elle avait sonné, la grosse cloche, quelques années avant, lorsqu'à l'autel de San Lorenzo, le pieux pape Eugène III disait sa messe pontificale, entouré des évêques arméniens, dont les riches ornements orientaux emplissaient le chœur et qui scellaient par leur présence à Viterbe leur soumission à l'église de Rome, mère et maîtresse de toutes les églises. L'un d'eux, levant les yeux, vit, disent les chroniques, un beau rayon d'or traverser la voûte et une colombe céleste planer sur la tête inclinée du pape « qui apprit la chose en toute humilité et ne l'attribua qu'à sa foi ».

Que de synodes, de conciles, de grandes assemblées n'ont-elles pas vues, ces neufs de San Lorenzo, où tant de papes, à toutes les époques, soit battant les chemins de l'exil, soit triomphant avec l'Eglise, sont venus invoquer Dieu. Que de voix éloqu岸tes n'ont-elles pas entendues depuis saint Bernard et saint Thomas d'Aquin ?

Et dans cette ville, la seconde capitale du Patrimoine, que de fois les cardinaux se sont réfugiés, pour échapper aux terribles Romains, à ces époques sombres où chaque élection papale se faisait à grand'peine, au milieu des insurrections et des menaces. Il en était ainsi en 1270, au lendemain de la mort de saint Louis. Depuis des mois, l'Eglise sans chef attendait. A San Lorenzo, on célébrait la messe solennelle, devant une assemblée de chevaliers et d'hommes d'armes, suite de Charles d'Anjou, frère du saint roi de France, qui, guerroyant en Italie, s'était arrêté à Viterbe pour faire élire un pape de son choix. Au

moment où sonnait la cloche de l'élévation, Guy de Montfort, fils du célèbre Simon, fléau des Albigeois, apercevant le prince Henri de Cornouailles, en retour de croisade, à genoux près de l'autel, se jeta sur lui et le tua d'un coup d'épée pour venger son père mis à mort par les Anglais. Comme il sortait de l'église, tête haute, un de ses compagnons lui rappela que le corps de Simon avait été traîné dans la poussière, et pour achever la représaille, besoin de ces âmes farouches, il revint et traîna tout le long du pavé de mosaïque le corps sans vie qu'il abandonna sur la place. Dans le tumulte qui suivit cette scène atroce, saint Bonaventure, au nombre des cardinaux, conseilla à ceux-ci de s'enfermer dans le palais épiscopal, qui touche la cathédrale, afin de préserver leur liberté. Ce fut l'origine du conclave, qui depuis met ainsi « sous les clefs, » *cum clavibus*, les délibérations d'où doit sortir le chef de l'Église.

Il est toujours là, ce vieux palais épiscopal du XIII^e siècle, qui fut longtemps palais papal. De larges degrés usés conduisent à l'immense salle des conclaves, nue, abandonnée, où pendent aux murailles, dans un grand vide impressionnant, les portraits de tous les papes qui séjournèrent à Viterbe. L'imagination évoque sans peine ces grandes assemblées, presque ininterrompues, puisqu'en vingt ans, huit pontifes furent élus à Viterbe, et qu'en ces temps d'orage ballottant la barque de Pierre, les élections s'éternisaient. Deux ans et neuf mois, les cardinaux en désaccord, demeurèrent dans ce palais, après s'y être, comme nous l'avons dit, enfermés, refusant de céder aux pressions diverses, quoique Charles d'Anjou « pour aider, disait-il irrespectueusement, le saint Esprit à descendre » finit par faire enlever le toit de la salle. Mais, sous la pluie et le vent, les cardinaux demeurèrent inflexibles, datant leurs séances d'un *palais sans toit*. Cependant, l'Église souffrait; Ranniero Gatti, capitaine de Viterbe, se décida à empêcher les vivres d'arriver au palais. Alors, seulement, devant la famine, le conclave proclama Grégoire X. Celui-ci, pour éviter à l'avenir de pareilles lenteurs, décréta, de Viterbe, que toutes les élections papales seraient désormais soumises aux mêmes lois rigoureuses. Et depuis, à chaque mort de pape, les cardinaux, enfermés dans le conclave, ne peuvent sortir ni communiquer avec personne, avant d'avoir nommé son successeur. Si la dure prescription qui, pour chaque jour de délai réduisait leurs repas jusqu'à la famine, n'est plus en usage, cet emprisonnement relatif, dont le Vatican est généralement le lieu, n'en reste pas moins fort pénible. Chaque jour, ils se réunissent jusqu'à ce que de l'urne, à la majorité des voix, sorte le nom du pape nouveau.

Au milieu de cette salle de Viterbe qui a entendu la grande voix de saint Bonaventure, une large porte s'ouvre sur un espace béant où monte un seul pilier qui croule et qu'enclosent des mu-

raillies noires, trouées, envahies par les lierres, les épines et les ronces, cachant des couleuvres et d'autres bêtes rampantes. Ce sont les chambres du pape Jean XXI, sinistres comme leur légende. D'origine portugaise, instruit des mathématiques à l'école des Arabes, la science mystérieuse de ce pape le faisait redouter, comme un peu sorcier, par le peuple ignorant. Il était simple, aimait à s'entourer de gens instruits, et les cardinaux de grande naissance l'accusaient d'abaisser sa dignité, tandis que les clercs le redoutaient pour sa sévérité à réprimer les abus. Il ne régnait que depuis huit mois (1276) et avait fait construire sur ses plans une belle chambre attenante à son palais de Viterbe. La légende veut qu'une nuit où il admirait son œuvre en riant, la voûte, ébranlée par le démon, s'écroula soudain sur sa tête et l'écrasa. Cette même nuit, un saint moine de Viterbe, en vision, s'écriait : — Frères ! courez vite, un géant noir frappe à coups de marteau le mur du palais du pape. Ah ! le mur est tombé ! — Nul pontife, nul archevêque de Viterbe n'osa jamais toucher à ces pierres maudites. La ruine demeure, fantastique, effrayante, s'emparant de vous comme un cauchemar.

Pour le dissiper, il faut ouvrir très larges, dans la salle du concile, les fenêtres aux vitraux brisés, s'avancer sur les balcons suspendus dans le vide, si on ne craint pas le vertige, et contempler ainsi de très haut l'admirable vue : la ville d'abord, étagée sur les pentes ses remparts crénelés, sa forteresse, ses dômes, ses campaniles, ses toits pittoresques, et, montant au-dessus de tout cela dans l'air bleu, la fine et svelte tour du Palais communal ; puis la plaine riche et souriante, argentée d'oliviers, dorée de moissons, fleurie de jardins, où des cyprès mettent leur trait grave et de petits lacs leur étincelle ; enfin les collines couvertes de forêts sombres, d'où cet horizon immense descend, va doucement se perdre dans la Méditerranée, invisible mais devinée. Tous les lointains souvenirs tragiques s'évanouissent dans cette grande impression de beauté noble et se-reine.

II

Mais la cérémonie s'est achevée ; détachées du grand cortège, voici les petites processions de pénitents qui s'en vont, après avoir incliné leurs bannières sous la bénédiction de l'hostie, les reporter chacune dans sa chapelle, riche de tentures, de marbres et de tableaux, à l'excès parfois, chaque confrérie voulant surpasser sa voisine. C'est à la suite d'une de ces processions que nous allons pénétrer dans le quartier San Pellegrino.

Si les alentours de la cathédrale conservent les traces de la vieille cité lombarde, ici, la Viterbe du Moyen âge, acharnée, frémissante de guerre et de haines, revit encore. Sans doute, sa forêt de

tours nobles, vingt fois détruites et rasées, a fini par croûler, mais un certain nombre, quoique découronnées, demeurent carrées, massives, solides, avec leurs étroites meurtrières. Dans les rues tortueuses et montantes, sur les places, parmi des masures sordides, d'énormes maisons fortes, aux façades parfois sculptées, comme le palais Alessandri, conservent leurs escaliers extérieurs, leurs portes de citadelles, leurs arcades enjambant les ruelles. Une population de pauvres gens y a remplacé les seigneurs de Viterbe, les grandes familles haineuses. Aujourd'hui, ces ruelles bruyantes et malpropres se sont, en l'honneur de la fête, tapissées de verdure. Des guirlandes de feuillages forment des voûtes fleuries qui adoucissent les tons noirs des vieilles pierres, voilent les ruines et parent d'un charme de douceur ce sombre coin où l'histoire de Viterbe est racontée par l'aspect même des choses.

Ici, les hommes ont dû être plus farouches, les querelles plus violentes qu'ailleurs, si tragiques que soient les chroniques de chaque cité italienne. Il y avait tout à Viterbe : la haine des hérétiques très nombreux et des catholiques ; la haine des nobles qui voulaient l'empereur allemand contre le peuple qui aimait ses papes ; la haine des nobles entre eux, surtout les deux familles rivales, avec leur nombreuse parenté, qu'on y retrouve comme partout et qui se nomment ici les Tignosi et les Gatti, alternant comme chefs de la ville au Palais communal où ils ont sculpté leurs armoiries dans la pierre : le *Chat*, des Gatti ; la *Scie dentelée*, des Tignosi. Quand un membre des deux partis devenait Capitaine du peuple, il exilait ou massacrait tous ses adversaires. Sous les arcades de la rue San Pellegrino, une porte de palais s'ouvrait, quelqu'un se jetait sur l'ennemi passant et le frappait d'un coup de dague ; alors la rue étroite, qu'on barrait de chaînes, s'emplissait de tumulte ; du haut des tours, trop pressées, qui semblent encore se regarder de travers, pleuvaient les pierres et les flèches, les cloches sonnaient, les gens accouraient, des torches s'allumaient, la bataille durait une nuit et un jour et les vaincus s'enfuyaient à quelqu'un de ces châteaux, vrais repaires de brigands, dressés sur les collines, aux noms romantiques et bizarres ; Roccalta, Risampì, pour rentrer en s'ouvrant une brèche dans les murailles de la ville, à la première nuit propice et recommencer le combat. Cela dura trois cents ans, la peste et la famine s'en mêlant par intervalles, sans parler des guerres avec les villes voisines, que les riches et orgueilleux Viterbiens voulaient soumettre ou détruire ! « Grande tuerie, grande ruine de maisons et de tours, si bien que les Turcs n'auraient pu faire pire ! » répètent sans cesse les chroniqueurs. Malgré tout, la ville restait opulente et enviée ; elle réédifiait ses palais de majesté sévère, elle mettait son orgueil à rester

la Viterbe « aux belles filles et aux belles fontaines ».

Les belles filles, on ne les retrouve guère dans ce très vieux quartier jadis seigneurial, aujourd'hui parcouru par des femmes en haillons, pieds nus, par des bandes de gamins aux cheveux embroussaillés, dont l'un s'empare de vous pour vous servir de guide en ce dédale et écarte, avec la fierté héréditaire, les concurrents de son âge qui voudraient importuner les *forestieri* (1) qu'il protège. Il faut, pour la beauté de la race, croire sur parole cette jolie légende, pareille à un conte de chevalerie, de la *belle Galiana*.

C'était vers le milieu du xiii^e siècle, une jeune fille d'une beauté sans égale au monde, si bien qu'on accourait de loin pour la voir. Les Romains, jaloux de Viterbe, vinrent assiéger la ville afin d'y enlever cette merveille dont un de leurs princes voulait faire sa femme. Mais ils se heurtèrent aux solides murailles lombardes et, lassés enfin, demandèrent pour seule condition de paix que Galiana se montrât à eux, à la fenêtre d'une des tours. Et quand ils eurent contemplé son beau visage pur, « de ceci contents, ils retournèrent chez eux ». — L'année suivante, Galiana mourut et, pour l'honorer, on lui donna sépulture dans un sarcophage de marbre antique, au bas-relief sculpté d'hommes et de chevaux, qui se voit encore près de l'église San Angelo.

Mais si les filles de Viterbe, quoique de belle taille, de traits réguliers, n'ont rien de cette beauté légendaire, les fontaines sont toujours là, versant dans leurs vasques de marbre ébréchées des eaux vives, fraîches, délicieuses, qui descendent des monts. Ces fontaines sont spéciales à Viterbe et elles en sont le charme ; à toutes les époques, les habitants se sont plu à en élever, d'un style classique et élégant tout à fait original, que ce soit au xiii^e ou au xvi^e siècle, et à les faire parler en beau latin, par leurs inscriptions. Dans tous les quartiers, l'eau chantante jaillit nuit et jour en larges gerbes entre les maisons anciennes : dans la cour du beau Palais communal, au milieu de six graves tombes étrusques, aux rudes effigies ; sur la place de la Rocca, de l'ancienne forteresse, témoin actif de tant de sièges, sur la Place Grande, où la coupe de marbre couronnée d'une fleur de lys, s'appuie sur deux lions, le lion de Viterbe, plus fier encore que son frère de Venise, car il tient le globe papal surmonté de la croix et l'étendard marqué des clefs de saint Pierre.

Ces fontaines ont joué jadis un rôle important ; pour les fêtes, elles versaient le vin ; près d'elles, s'arrêtaient les cortèges, qui étaient ici d'une splendeur particulière. Mais le plus souvent, autour de quelque fontaine naissaient les querelles et les rixes ; les citoyens s'y réunissaient pour causer, les femmes pour puiser l'eau dans ces cruches de

(1) Étrangers.

terre vernissée, aux formes antiques, dont elles usent toujours. Le moindre prétexte, un chien qu'on lavait, deux ennemis qui se rencontraient, suscitait la lutte fratricide. Voici, sur la place aux Herbes, un grand palais des Gatti dont une partie garde encore son fronton riche d'admirables sculptures. Là, vit au x^v^e siècle (1455) Madonna Filalderia, une femme jeune et belle, veuve de Princivalle Gatti, seigneur de Viterbe, qui fut grand ami du pape Nicolas V. A un de ses retours de Rome, la faction opposée l'a fait attendre sur la route et assassiner pour continuer une vendetta ancienne. La ville s'est soulevée au tocsin, en criant « Vive le Pape et la maison Gattasca ». La veuve a fait exposer le corps sur la place, entouré de torches de cire; elle lui a fait célébrer de nobles obsèques et, derrière lui, trois mille hommes à cheval ont défilé, traînant à terre de grandes bannières de deuil. Craignant l'indignation popu-

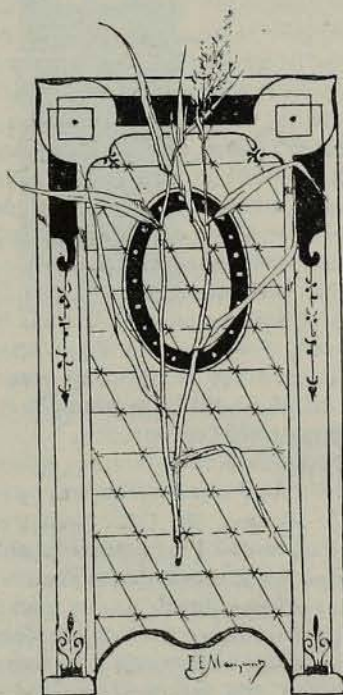
laire, les assassins ont dû s'enfuir à Florence. A présent, Filalderia veille, aidée de ses beaux-frères, pour défendre les droits de son fils, âgé de quatre ans. Un jour, on moleste une de ses servantes qui lave à la fontaine, gardée par des soldats; aussitôt grande bataille. Troilo Gatti est saisi par les officiers du podestat, et celui-ci, qui arrive à cheval pour faire déposer les armes, s'approche du palais, dont Filalderia a fait ouvrir les grandes portes. Elle-même, sans peur, est accourue sur le seuil. Elle empoigne la bride du cheval, l'attire dans la cour, et sur un signe d'elle, les lourdes portes bardées de fer retombent. « — Je te lâcherai si tu relâches Troilo, — dit l'énergique Filalderia, et, pris de frayeur, le podestat se hâte de céder.

A. CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)



VIEILLES ROMANCES



NAÏVES chansons, romances d'autrefois,
Qu'en nos premiers sommeils nous murmurait la voix
Inoubliablement câline de nos mères,
Comme à nos cœurs meurtris vous restez toujours chères !

Oh ! comme nous sentons quelque chose de doux,
De bon, de frais, de tendre et de paisible en nous
Qui relève un moment nos âmes défaillantes,
Rien qu'à nous souvenir de vos notes tremblantes !

Quelle force est cachée en vos simples accents
Qui semble défier les menaces du temps ?
Et quel charme avez-vous, quelle grâce suprême,
O vieux airs de jadis qui fait que l'on vous aime ?

On ne saura jamais comment vous êtes nés.
Un inconnu vous a, quelque jour, fredonnés,
Et quand l'oubli détruit les plus brillantes gloires,
Vous demeurez vivants dans toutes les mémoires.

PAUL COLLIN.





BIBLIOGRAPHIE

LES Sœurs aveugles! ce charmant livre de M. DE LA SIZERANNE (1), n'est pas seulement l'histoire fort intéressante d'une congrégation peu connue et d'un caractère spécial. Comme dans son précédent ouvrage d'une observation si délicate, *Impressions d'un aveugle*, l'auteur fait une étude pénétrante de la vie et de l'âme des aveugles, et cette fois, surtout, des femmes; il y joint sur les vocations religieuses, de belles pages d'une élévation simple et d'une grande vérité. Ce livre émeut et entraîne; je ne saurais assez le recommander à mes lectrices qui y trouveront mille raisons de s'intéresser aux aveugles et de leur venir en aide.

Une série de biographies un peu brèves, mais de forme attachante, *Les Vies closes*, par G. MAZE SENCIER (2), nous présente des êtres de grande promesse, morts avant d'avoir pu faire l'œuvre à laquelle ils semblaient appelés. Poètes et écrivains, comme Guérin et Tonnellé, artistes comme Regnault, élus d'une destinée tragique comme le Prince impérial, le même souffle d'idéal qui a animé toutes ces vies closes au début passe à travers le livre et mérite qu'on vienne l'y chercher.

C'est à l'idéal aussi, sous sa forme la plus modeste, mais non la moins haute, l'abnégation et le sacrifice de soi au devoir obscur, qu'obéit *Made-moiselle Annette*, l'héroïne fictive d'ED. ROD (3), si vraie et si vivante, ainsi que tous les personnages qui l'entourent, que son histoire semble à peine un roman. C'en est un cependant, dans son cadre gracieux de petite ville suisse; et l'impression qu'il laisse, quoique mélancolique, est fortifiante, en nous prouvant que le meilleur de la vie est encore ce que nous en donnons aux autres. Cette philosophie, qui a trop de vertus pour n'être pas chrétienne, s'adresse plutôt aux aînées de nos abonnées, qui goûteront aussi le rare mérite littéraire de l'ouvrage.

Toutes voudront lire la nouvelle œuvre de RENÉ BAZIN, *Les Oberlés* (4), d'un très beau souffle patriotique. C'est dans l'Alsace annexée et douloureuse que le romancier a trouvé des sites nouveaux à décrire, des âmes différentes à analyser. La situation presque tragique d'une famille divisée lui a fourni des scènes d'un effet poignant, et les forêts des Vosges, les vallées d'Alsace des tableaux que son style imagé et rêveur enveloppe d'une exquise poésie. L'action, très simple, est d'autant plus émouvante qu'on la sent vraie, devant se répéter chaque jour. Le dernier roman de MARY FLORAN, *Héritier* (5), possède les qualités si distinguées que nos lectrices viennent d'apprécier dans un ouvrage écrit pour elles. Le héros de

celui-ci, voulant obtenir un héritage, entreprend de marier son cousin, veuf inconsolable. Comment il s'éprend de la femme même qu'il lui a destinée, et le dénouement inattendu de cette situation, on le cherchera avec grand plaisir dans ce joli récit. Il me suffira également d'annoncer que le beau roman de H. ARDEL (1), *Seule*, qui a eu tant de succès l'année dernière dans nos colonnes, vient de paraître en volume.

La Bibliothèque de ma fille s'est augmentée de plusieurs ouvrages. Je ne puis assez les recommander, car ils réalisent le programme du roman honnête, pouvant intéresser à la fois tous les âges et être lu par de très jeunes filles. Voici d'abord : *Mariage civil*, par M. MARYAN (2), qui a trouvé une situation dramatique : une jeune fille mariée à un homme sans croyances, se voit refuser le mariage religieux. L'auteur conduit son action avec toute l'élévation chrétienne qui lui est habituelle et nous ramène en Suisse, par un penchant marqué pour ce beau pays. J'aime infiniment *Les Mariages de Toinon*, par H. BISTER (3); c'est simple, vrai, d'une observation délicate dans tous les caractères : l'affection de deux sœurs, l'étourderie de l'une et le dévouement de l'autre, la manière originale dont Toinon noue et dénoue ses mariages font de ce joli livre une de ces lectures gaies, avec un fond sérieux, qui conviennent tout à fait aux jeunes filles. *La Perle des Belles-Mères*, par R. DOMBRE (4), a plus de gaieté que de sérieux, et si l'éclat de rire y est continu, la plaisanterie un peu poussée à la charge, nos lectrices s'amuseront assurément de la façon dont une nièce très moderne entreprend la réforme d'un vieil oncle bourru. Le dénouement, dû à l'aimable belle-mère, prouve que la douceur, pour être un vieux système, n'est pas le moins bon. *Un Vieux Manoir*, par J. BORJUS (5), est le récit fort touchant de la vie d'un jeune ménage, fidèle aux saines traditions et triomphant, par le bien, des préjugés qui l'entourent.

En terminant, j'indiquerai un ouvrage plein d'intérêt et d'utilité : *La Peinture française*, par PAUL MUNTZ et O. MERSON (6). Cette histoire, claire et fort complète, donne d'excellentes leçons d'esthétique, explique les écoles et les tendances, fait suivre, depuis les origines jusqu'au XIX^e siècle, le développement de l'art français. Nos lectrices y trouveront de précieuses indications pour leurs visites dans les musées qu'il est bon de précéder d'une étude permettant de mieux comprendre et pénétrer les œuvres des maîtres.

A. CHEVALIER.

(1) Lecoffre, 90, rue Bonaparte : 3 fr. 50. — (2, 3) Perrin, 35, quai des Grands-Augustins : 3 fr. 50. — (4, 5) Calmann-Lévy, rue Auber : 3 fr. 50.

(1) Plon, rue Garancière : 3 fr. 50. — (2, 3, 4, 5) *Bibliothèque de ma Fille* (V. aux annonces). — (6) May, rue St-Benoît, 2 vol. ill. : 3 fr. 50, ch. rel. : 4 francs.



MA PREMIÈRE VICTIME

SUITE ET FIN

III



A QUELQUES temps de là, grand-père et Georges recevaient du marquis de N*** une invitation à de grandes chasses à courre qu'il donnait sur ses domaines, invitation à laquelle ces messieurs répondirent par une acceptation en règle. J'allais donc me trouver à peu près seule avec ma nichée de *cousinons*.

Cela ne me souriait guère... Plus personne pour faire la partie de comète ou de dominos le soir... Ma mère n'aimait pas les cartes, mes tantes avaient horreur du jeu, ma sœur n'appréciait que les méditations de saint Augustin ou de saint François de Salles, et grand'mère dormait. Et puis toute la journée, que devenir ? Il nous manquerait un partner sérieux pour le tennis ; le croquet m'assommait, j'allais m'ennuyer à mourir !

Les deux Nemrods nous avaient quittés le surlendemain et je me morfondais déjà, une heure après leur départ.

Comme une âme en peine, je me dirigeai vers la bibliothèque, suprême ressource des désœuvrés. Je pris un volume quelconque et m'installai dans un fauteuil avec bien plutôt l'intention de dormir que de lire quoi que ce fût. J'ouvris cependant mon bouquin au hasard ; je ne sais pas quel en était l'auteur ni de quoi il s'agissait, mais je lus ces mots : *Vieux château... Trésors cachés... Greniers...* Ce fut une révélation. Je me rappelai aussitôt que maman, grand amateur d'antiquités, toujours à l'affût des ventes de l'hôtel Drouot, nous avait souvent conté qu'étant toute jeune fille, elle avait fait des trouvailles merveilleuses dans de vieux réduits abandonnés.

Je me sentis subitement prise, moi aussi, d'un amour ardent pour les faïences antiques, les tapisseries percées et les vieux meubles et, je résolus *in petto*, d'aller explorer le grenier du castel. Ç'al-

lait être pour moi une occupation merveilleuse, un passe-temps unique. Toute réconfortée par cette idée géniale, j'attendis l'après-midi.

Quand on eut pris le café et que tout le monde se fut dispersé, je montai le colimaçon du petit escalier de service et arrivai, non sans être passablement essoufflée, à la porte du prestigieux grenier. Je m'étais figuré trouver quelque chose de très obscur, très noir, très bas, quelque peu enfumé, considérablement délabré, mais, à ma grande surprise, le jour entraît à son aise par de larges mansardes, dans une vaste pièce garnie de poutres de chêne, saines et bien équarries. Au milieu ou dans les coins, il y avait bien quelques objets démodés ou détériorés : ici de vieux har nais en loques, là une caisse de voiture surannée ; plus loin des bouteilles de champagne... vides, des cages à oiseaux et des paniers disloqués, des pots à fleurs brisés... mais tout cela n'était point les trésors rêvés, les marmites pleines d'or des contes des *Mille et une Nuits* — que j'avais lus dans l'édition à l'usage de la jeunesse (!) — cela ne ressemblait en aucune façon à ces vieilleries de valeur que ma mère découvrait jadis sous les combles des vieux manoirs ou des antiques abbayes. J'avançai quand même jusqu'à l'autre bout du hall, espérant trouver quelque objet un peu moins prosaïque que tout le reste, et, de fait, je distinguai dans un coin comme un cadre doré émergeant d'un tas noir... j'y courus. C'était bien un cadre juché au milieu d'étoffes, vieilles loques pantelantes et poussiéreuses. Je m'y engageai bravement pour... atteindre ce semblant de trésor que j'attirai enfin délicatement à moi. Dans ce cadre il y avait une peinture : un « monsieur » à perruque poudrée portant collerette et jabot de dentelle ; il était très avenant, ce beau seigneur avec ses yeux bleu profond, pleins d'amour et de passion, ses lèvres faites pour le baiser, rieuses et suppliantes, son visage frais et rose, mais malheureusement pourvu au beau milieu de la joue droite d'un trou gros comme une pièce de 5 francs.

« Quelqu'un de mes ancêtres, pensai-je, qu'un rat a voulu goûter ; il est si appétissant !... »

Je laissai là le cadre et abandonnai mon ancêtre à ses réflexions sur la fragilité de la beauté ter-

restre et... des toiles du xviii^e siècle, et je me mis à fourrager dans les chiffons. Il devait certainement y avoir de vieilles tapisseries... D'abord un tas pareil dans un grenier était incompréhensible sans qu'il renfermât des merveilles; ensuite maman avait trouvé un jour sous les toits d'une vieille ferme un superbe aubusson enfoui au milieu de loques sordides, je devais inévitablement faire pareille découverte sous les toits du château. Et je plongeais mes mains au milieu des étoffes, et j'éternuais dans un nuage de poussière, mais je ne sortis qu'un lambeau de drap vert provenant sans doute d'un ancien billard.

Je replongeai la main une dernière fois...

Ah ! pour le coup, voilà un morceau de tapisserie. Oui ! on dirait des fleurs, puis un faisan et des personnages... C'est superbe ! — J'appris plus tard que c'était un vieux morceau de descente de lit (!) — J'analysai néanmoins ma trouvaille en amateur convaincu et expert : C'était bien là le « point de Beauvais fin et régulier, les laines moelleuses aux teintes riches et variées... » et je continuais tout haut mon débit, quand tout à coup il me sembla entendre au-dessus de ma tête un léger frôlement. Je levai les yeux et consultai la forêt de poutres qui m'environnait, mais je ne distinguai rien d'anormal, probablement le rat de mon ancêtre que ma présence effarouchait !

Je me mis en devoir de continuer mes recherches pour découvrir le restant de mon splendide panneau et je me baissai vers les débris informes amoncelés à mes pieds... Un bruit plus significatif que le premier m'arrêta net dans mon geste. Cela devenait positivement inquiétant. Je me reculai très vite et regardai de nouveau les pannes et les chevrons de la toiture ; je ne vis absolument rien...

Je retournai encore à mon tas en faisant un petit détour pour éviter de passer « sous le bruit », et ce mouvement oblique me fit découvrir cette fois dans une encoignure de la charpente un animal volumineux, gris café au lait, et soufflé comme un plumeau, lequel animal me regardait de deux gros yeux ronds jaunes et brillants comme de l'or.

Je bondis, fort surprise de cette apparition inattendue..., puis, reprenant mes esprits : « Tiens ! une chouette !... »

Comment cela se fit-il, et quel démon m'inspira cette bizarre association d'idées et de mots (?)... mais à peine avais-je prononcé le nom « chouette » qu'immédiatement vint rimer à mon oreille le qualificatif « mazette » !...

C'était plus qu'il n'en fallait, un éclair de génie venait de me traverser le cerveau.

Avec d'innombrables précautions, pour ne pas effrayer la bête, je me glissai sur la pointe des pieds le long de la muraille jusqu'à la porte par où j'étais entrée. Après l'avoir tranchée et fermée avec soin, je dégringolai l'escalier de service jus-

qu'au premier étage. Là, je m'arrêtai comme un voleur avant d'accomplir son larcin, je prêtai l'oreille pour me rendre compte s'il y avait quelqu'un dans le château... Silence complet, sauf le tic-tac régulier et monotone de la grosse horloge du rez-de-chaussée; je m'approchai d'une fenêtre et sondai du regard le parc alentour : là-bas, au fond d'une allée, grand'mère et ma sœur se promenaient leur rosaire à la main ; sur la pelouse, en face du perron, ma mère et mes tantes causaient en faisant de la broderie; quant aux mioches, ils jouaient au croquet sous l'œil vigilant d'une gouvernante. Tout allait donc à souhait, je n'avais rien à craindre, j'étais seule, non plus troublée comme un voleur, mais fière comme un général avant la bataille, avec au cœur le sentiment que j'allais accomplir un grand acte.

J'ouvris une porte en face de moi : c'était le cabinet de grand-père, autrement dit son arsenal. Les volets étaient clos, on n'y voyait goutte ! Mais qu'importe, je me dirigeai à tâtons vers la fenêtre, m'accrochant aux sièges, me cognant aux meubles, bousculant les tables, et je fis jouer l'espagnollette qui tenait fermé tout le système de la croisée... Quand la pièce se trouva en pleine lumière, je restai anéantie de stupeur et de désespoir ! Les panoplies étaient dégarnies, les rateliers vides : pas un fusil, pas une arme, sauf, il est vrai, un misérable pistolet Flaubert avec lequel mon frère s'amusait jadis à « tuer les pommes » sur les arbres, arme dérisoire bonne tout au plus à l'usage auquel on l'avait affectée, à orner un coin de la muraille.

Ce cher grand-père, connaissant mes idées vagabondes, avait prudemment mis sous clefs armes et munitions. Mon plan se trouvait détruit d'un seul coup.

J'avais, en effet, résolu de tuer l'effraie — prouesse qui m'eût réhabilitée dans l'esprit de grand-père et de Georges — mais il n'y avait plus rien à espérer, mon honneur était à jamais compromis, je serais toujours regardée comme une nullité, je resterais éternellement une *mazette*... Oh ! rester une *mazette*, quelle abomination, quelle honte ! Ce n'était pas possible, tout plutôt que de garder cet affront au cœur.

Je me mis à réfléchir :

« Il y a bien le garde et le jardinier qui ont des fusils... mais le garde habite trop loin dans la forêt et Jacques me laissera-t-il me servir de son arme, connaissant la défense de maman ? Et puis il en causera à l'office, on le répètera, on jaserà... Il y a le père Laclique, le sonneur, le braconnier du pays, avec sa vieille rouillarde, mais ma sœur dit que c'est un diable. M. le curé n'ose pas le remercier de peur de voir le lendemain danser ses bouteilles dans la cave et ses casseroles dans la cuisine; j'aurais peur de parler à cet homme. »

Et je redevenais mélancolique. Mais, tout en me lamentant, je regardais le pistolet accroché à

la muraille, et il me fascinait, plus je le contemplais avec pitié et mépris, plus il semblait me *faire la nique* !

« Au fait, me dis-je soudain, ce pistolet... c'est une arme ! S'il transperce les pommes, il peut bien *trouver* un oiseau. La peau d'une chouette n'est guère plus dure que la peau d'une rainette. Ah ! je n'y songeais plus... Il n'y a pas de munitions ; les portes sont fermées, les tiroirs rivés aux meubles, pas une clef, rien ! »

Je décrochai néanmoins le pistolet et me mis à le tourner et retourner en tous sens, mais ne trouvant aucune solution pratique, de rage je le lançai sur le canapé — solidement rembourré heureusement — en frappant du pied le parquet qui rendit sous mon talon un son bizarre, et je quittai le cabinet.

Chose curieuse, tout en marchant, il me sembla que j'étais devenue boîteuse, on eut dit que j'avais un pied plus haut que l'autre, et puis mon talon droit raclait le parquet, accrochait les tapis.... « Qu'est-ce que c'est », me dis-je en tâtant ma chaussure.

Ce que c'était ? Voici : un culot de cartouche de six millimètres, précisément du calibre du pistolet Flaubert.

Comment s'était-il trouvé là au moment où je frappais du pied?... mystère !... Ce qu'il y avait de certain c'est que l'arrête coupante placée en haut s'était implantée dans le cuir tendre de ma semelle, d'où ce bruit étrange que j'avais remarqué. Je ne doutai pas un instant que je retrouverais la balle de la cartouche et je rentrai dans l'arsenal de grand-père. Je revins exactement à la place que j'occupais lors de l'incident, c'est-à-dire devant le sofa ; la balle, en admettant qu'elle existât, devait avoir roulé dessous. Je reculai donc le meuble, et derrière, tout contre la plinthe du mur, dans un nid de poussière — ce qui me suggéra la réflexion que Joseph faisait bien mal les appartements (!) — je trouvai quatre cartouches avec leur balle du même calibre six. Selon toute évidence, saint Hubert me protégeait ! Je mis les quatre projectiles dans ma poche et embrassant avec transport le malheureux « Flaubert » que j'avais si maltraité, je volai plutôt que je ne montai au grenier. Mon effraie était toujours là, au même endroit, dardant sur moi, mais sans paraître me voir, ses gros yeux brillants.

Sans perdre de temps, je chargeai mon pistolet et, le tenant à deux mains pour être plus sûre de mon coup, je visai l'oiseau en plein corps, mais combien je tremblais ! Le coup partit, un petit coup sec, sans presque de détonation et... l'oiseau ne bougea pas, mais il se mit à tourner la tête à gauche et à droite, comme pour chercher un lieu de retraite.

Je fis sauter fiévreusement le culot brûlé et le remplaçai par une nouvelle cartouche. Je fis le même geste avec le même tremblement et je man-

quai de nouveau mon but. L'effraie se mit à tourner la tête de plus belle, mais la lumière l'aveuglait ; elle n'y voyait rien. Je rechargeai précipitamment une troisième fois, mais je tremblais encore plus fort — il ne me restait plus qu'une cartouche — aussi je tirai plus maladroitement et mon « gibier » trouvant malgré cela la situation par trop dangereuse, s'envola comme un fantôme dans les combles d'une tourelle. Je le suivis... mon cœur battait à se rompre, le sang me montait aux tempes et gonflait mes veines à les faire éclater ; un frisson d'angoisse me parcourait tous les membres. C'était ma dernière cartouche, mon espoir suprême, mon triomphe ou ma honte. Le moment était solennel. Je me repris à deux fois pour introduire la cartouche dans le canon, j'engageai l'index sur la détente et, dans une invocation désespérée à saint Hubert, j'ajustai la bête pour la quatrième fois. Elle se tenait pelotonnée dans l'angle formé par deux poutres en équerre et je voyais toujours ses yeux phosphorescents luire dans l'ombre. Le coup partit... ô triomphe ! l'effraie dégringolant de poutre en poutre venait tomber comme une masse à mes pieds. La balle avait, cette fois, porté juste ; une goutte de sang vermeil en indiquait l'endroit, tachant le duvet transparent de la gorge.

Elle n'était pas entièrement morte ; des soubresauts convulsifs agitaient encore mais vainement ses grandes ailes alanguies et sa pauvre grosse tête maladroite heurtait par à-coups le plancher, tandis que, battant l'air, ses pattes semblaient vouloir se cramponner au vide. Ses yeux, d'une expression affreusement humaine, me fixaient obstinément avec un reproche douloureux et amer ; je croyais voir deux grosses larmes prêtes à couler de ses paupières et j'entendais comme de petits sanglots d'enfant s'échapper de sa poitrine que soulevaient les derniers spasmes de l'agonie.

La peur s'empara de moi tout à coup ; je crus me voir environnée de fantômes ; éperdue, je me sauvai, abandonnant là ma pauvre victime râlant. Comme je traversais le vestibule, je rencontrai la femme de chambre qui, voyant mon trouble et se doutant de quelque escapade, se mit à sourire d'un petit air moqueur... je l'aurais pilée !... Sans attendre qu'elle osât m'adresser la parole, je me dirigeai tout d'un trait au cabinet de grand-père. J'accrochai le pistolet à son clou, remis tout en ordre, rabattis les volets, puis courus m'enfermer dans ma chambre. La conscience bourrelée de remords, j'avais besoin, comme tous les coupables, de rester seule avec moi-même !

Là, mon action m'apparut dans toute son horreur :

Primo : j'avais commis une inqualifiable indiscretion en pénétrant, sans autorisation aucune, dans l'arsenal de grand-père, ce sacro-saint où l'on n'entrait qu'avec toutes les marques du respect le plus profond ;

Secundo : j'avais désobéi ouvertement à maman, me souciant aussi peu de sa défense que d'une « guigne » — aurait dit Georges !

Tertio : j'avais assassiné, oui ! véritablement assassiné, un pauvre animal, et puis, sous cet extérieur d'oiseau nocturne, ne se cachait-il pas une âme humaine ! J'avais souvent entendu mon frère, lorsqu'il était en philosophie, soutenir des théories métépsychiques, et cette chouette m'avait fixé d'un tel regard... positivement ce devait être une personne !

Mais, tant il est vrai que le criminel est poussé par une force invincible à revenir sur les lieux de son crime, au bout d'une demi-heure, je me sentis prise de ce sentiment étrange, et pourtant j'avais peur, une peur atroce de ces yeux presque humains ; je les revoyais avec une expression d'angoisse et j'entendais ces petits cris d'enfant, ces soupirs d'agonie. Je restai quelque temps indécise, mais le mystérieux désir me sollicitait puissamment, et comme je ne savais résister à aucune impulsion de ma nature, je cédai. Je retournai au grenier : tout était calme, d'un calme de mort. Les cages brisées gisaient toujours là sur le plancher ; la vieille voiture démodée et les harnais en loques étaient à leur place. Tout avait le même aspect de vétusté et d'abandon ; j'hésitai quelques instants, puis, m'enhardissant peu à peu, je m'avantai ; mais à mesure que j'approchais du lieu sinistre, j'éprouvais un petit frémissement particulier. Un moment, je crus entendre un bruit d'ailes... c'était le vent qui soufflait à travers les tuiles de la toiture. « Si cette bête allait ressusciter et me sauter aux yeux pour se venger » me disais-je, tout en continuant d'avancer vers la tourelle. La porte s'était refermée, je la poussai brusquement par cranerie, puis exécutai un petit saut très lesté en arrière ; mouvement superflu, car ma victime était bien là, étendue sur le dos toute raide, les yeux — ces yeux qui m'avaient fait si peur — voilés maintenant par des paupières transparentes.

C'était là mon œuvre !...

Je restai muette un instant devant cette chose sans vie, sans mouvement ; mais les réflexions profondes étaient de courte durée chez moi :

« Je suis bien bonne, m'écriai-je soudain ! Après tout ce n'est qu'une bête... les bêtes, c'est fait pour les hommes ; ils peuvent en disposer comme ils l'entendent. Et puis, qu'est-ce qu'elle faisait là, cette chouette ?... elle n'avait qu'à ne pas y être ; c'est peut-être bien elle qui a perforé la joue de mon ancêtre !... ». Et je m'efforçais d'excuser mon crime, plaidant devant ma conscience les circonstances atténuantes ; petit à petit, j'en arrivai à un réquisitoire fulminant contre la pauvre innocente qui méritait au contraire les plus grands éloges, car elle débarrassait le grenier de la gent grignotante ; je la noircissais autant qu'il m'était possible, je la traitais de sorcière, d'affreuse mégère,

d'abominable furie ; j'étais devenue une héroïne, j'avais délivré le château d'une fée hideuse ! Et puis... cet affreux mot « mazette » venait tinter à mon oreille avec une persistance démoniaque... et je revoyais en une seconde se dérouler la scène de mon humiliation.

Allons, allons, pas de faiblesse... j'ai bien fait de tuer ; ma réputation est sauvée...

« Ma première victime ! »

Je m'approchai de la bête, mais, en dépit de toutes les apparences, avec une prudence qui cachait un peu de « couardise ». Je pris un bâton qui se trouvait là et je tâtai la pauvre morte, faisant cette réflexion, logique en soi, que s'il lui « restait encore un peu de vie », elle pourrait bien me donner un *shake-hand* par trop familier... Elle ne bougea pas plus qu'un... cadavre ! Je devins alors tout à fait brave : je pris l'oiseau par une patte et l'enveloppai dans un morceau de ma « superbe tapisserie (!) » pour qu'on ne vît rien dans le cas où je rencontrerais quelqu'un, puis je descendis cette fois jusqu'aux sous-sol.

Mariette, par bonheur, se trouvait seule dans sa cuisine. A elle je pouvais me confier ; c'était une brave femme, elle m'aimait beaucoup ; elle m'avait vu naître, m'avait bercée souvent quand j'étais « mioche », jamais elle n'eût supporté qu'on me fit de la peine, à plus forte raison n'eût-elle voulu m'en causer elle-même.

Je lui fis la confidence de mon exploit et lui contai la mortification que j'avais essuyée de la part de mon frère. Elle m'approuva de toute sa force et me prédit que je deviendrais un jour une célébrité cynégetique !... Secondée par Jean, son mari, j'expédiai séance tenante l'oiseau à Deyrolle en lui recommandant par une lettre longue et détaillée de donner à la bête la pose la plus artistique possible...

Grand-père et Georges restèrent absents plus longtemps qu'ils n'avaient pensé ; ils ne rentrèrent que dix jours après leur départ.

Le matin de leur arrivée, je recevais discrètement un colis de Paris. Il contenait mon effraie ; je la déballai avec respect... Elle était superbe, juchée sur un tronc de chêne, les ailes éployées, le cou tendu, prête à s'envoler, avec ses deux gros yeux cerclés de jaune, pleins de vie et de hardiesse...

On fit une ovation aux voyageurs ; ils rentrèrent fatigués, mais enchantés de leur déplacement. On « mit tout par les écuellés », et le soir une table d'une merveilleuse architecture gastronomique — œuvre de Mariette — réunissait toute la famille.

J'avais médité mon coup : au moment où la cloche du dîner lançait dans les airs ses notes joyeuses, j'étais entrée furtivement à la salle à manger avec mon oiseau et l'avais déposé devant l'assiette de mon frère ; sur le pied était fixée une plaque de métal portant en gravure cette

simple inscription : « Tuée le 15 octobre 18... par... » suivait mon nom.

Tout le monde entra et on se dirigea chacun à sa place sans rien voir, grâce aux jardinières, surtout, compotiers, qui masquaient les détails de chaque couvert. Mais quand mon frère arriva pour s'asseoir, il tomba littéralement en arrêt devant mon objet d'art. Ce fut un moment pathétique. Personne n'y comprenait rien. On regardait Georges avec stupéfaction; lui, regardait ma bête... Enfin, revenu du premier étonnement, il prit la branche artificielle et l'oiseau et lut à haute voix l'inscription sus-mentionnée. Je ne le laissai même pas achever : « M'appelleras-tu encore *mazette*, m'exclamai-je?... »

On me questionna et je racontai la chose en octroyant à mon exploit un autre théâtre que le grenier; c'eût été, à mon sens, le rabaisser et lui donner je ne sais quel cachet de vulgarité.

Mon frère restait interdit; grand-père et grand'mère étaient stupéfaits de mon audace; ma tante des Saules éclatait d'ébahissement dans son corset; ma tante de Brérieux hésitait sur la physionomie à prendre, ma sœur se signait; quant à ma pauvre maman, elle était absolument atterrée; moi, je triomphais...

Bref, on raconta l'aventure, dès son principe, et grand-père, au risque de recevoir de cuisants reproches de sa fille, fit le récit des trois jours d'apprentissage... mes trois jours de déveine!...

Je devins l'héroïne de la soirée. En sortant de table, mon frère vint à moi, et m'embrassant au front, il me dit : c'est bien ! Ces deux mots furent plus éloquents qu'un discours en règle : c'était de la part de mon frère un brevet de capacité.

De son côté grand-père raisonna maman; il lui fit comprendre que ce premier acte était le signe certain, caractéristique d'une passion naissante — grande et belle passion : celle de la chasse, — il lui fit observer qu'il serait dangereux de ne pas la satisfaire, car avec ma tournure d'esprit, j'agis en cachette et il pourrait m'arriver des accidents. Il ajouta qu'il y avait beaucoup plus de sécurité à me laisser entre les mains un petit fusil

qu'un pistolet avec lequel on a toujours une tendance à être imprudent, par cela même qu'il est plus facile à manier.

Ma pauvre maman dut bien se résigner à me voir me servir d'une carabine Flaubert de calibre 9 que grand-père fit venir de Saint-Etienne et me donna quelques jours après.

Je devins fort habile dans la suite, et, si grande est la perversité humaine, que j'oubliai tout à fait le remords de mon premier assassinat, et je fis depuis nombre d'innocentes victimes. Bien plus, mon frère qui nous amena quelques années après une charmante belle-sœur, m'offrit comme cadeau de nocces un ravissant *Hammerless* de calibre 24 à deux coups, et le croiriez-vous, maman elle-même, à la place de ce pauvre grand-père, qui l'eût fait s'il n'eût été enlevé bien subitement à notre affection, me donna un permis de chasse et une paire de ravissants petits *cokers* dont je possède encore deux superbes rejets.

Ils sont en ce moment près de moi et me regardent de leurs grands yeux brillants comme des charbons ardents. Ils courent de ma table à mon fusil, de mon fusil à ma table et ont l'air de me demander à quoi je pense de rester si longtemps inactive.

Les pauvres chéris ne se doutent pas qu'il fait un temps atroce, une pluie diluvienne, un vent insensé, et que leur maîtresse ne se soucie pas d'attraper un gros rhume qui la mettrait pour un temps bien plus long encore dans l'impossibilité de leur procurer le plaisir qu'ils réclament.

Sans cela, aimables confrères et consœurs en saint Hubert, je jure par notre grand Patron que je courrais la plaine et vous ne me liriez pas aujourd'hui. Peut-être n'y auriez-vous pas perdu grand'chose, mais moi, en tout cas, j'y ai gagné de m'entretenir quelques instants avec vous des choses passées et de mes quinze ans qui ne reviendront plus.

DIANE DE YANOV.

FIN



Pensées et Maximes

Si vous voulez être heureux tout seul, vous ne le serez jamais; tout le monde vous disputera votre bonheur; si vous faites que tout le monde soit heureux avec vous, tout le monde travaillera à votre bonheur.

M^{me} DE LAMBERT.

* * *

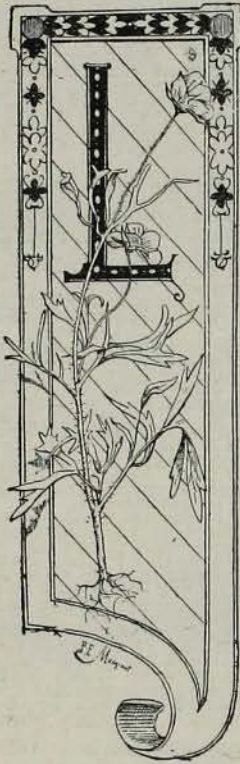
La plus belle des vertus, le dévouement, est la puissance et la destinée des femmes.

M^{me} DE STAEL.



MADemoiselle MILLIONS

SUITE



ES lettres d'Aymeric à Luce plaisaient aussi à M^{lle} Philomène parce que, ramenant la pensée de sa nièce sur le milieu qui devait rester le sien, elles ne parlaient plus jamais de Germain. Mais, un jour, cette réserve fut rompue, et, après quelques phrases insignifiantes, Aymeric ajoutait :

« Puisque vous vous intéressez toujours à ceux que vous appelez, dans votre délicatesse exagérée, vos victimes, et qui, pourtant, ne font nullement pitié, je dois vous annoncer le complément de leur bonheur : une belle petite fille, née il y a deux jours, dans ce petit appartement de la rue de Ponthieu qui, d'après le dire de Germain, que je vois quel-

quefois, est un Paradis terrestre. Vous voyez que vous n'avez pas à vous préoccuper du sort de ces heureux. Il en est un plus digne de compassion, c'est le mien loin de vous, mais vous ne semblez pas en prendre souci !... »

Et Aymeric continuait sur ce ton mi-tendre, mi-plaisant qu'il avait toujours employé avec Luce, que son exagération même ne permettait pas de prendre au sérieux, que naguère la jeune fille entendait avec coquetterie, y répondant de même, tandis qu'à présent elle l'écoutait avec une gravité pleine d'indifférence, et ne ripostait plus.

La nouvelle que lui transmettait Aymeric, brutal rappel d'un souvenir qu'elle essayait de chasser, l'impressionna beaucoup. Elle en fut heureuse, pourtant, car elle approchait de la perfection proposée comme modèle par M^{lle} Philomène.

Elle se réjouit de savoir à Germain cette joie pure de la paternité, mais ne put se défendre d'un

sentiment d'envie envers celle qui le lui avait donnée.

Oh ! la fortunée Elise ! épouse, mère et aimée. Aimée ! le grand rêve irréalisé de la vie de Luce, aimée pour elle-même !

... Elle ne l'avait jamais été, ne le serait jamais, plus misérable en cette pénurie que les plus pauvres ; comblée des dons de la fortune, oui, mais déshéritée d'amour !...

Elle eut, à la suite de cette lettre, quelques jours mauvais. M^{lle} de Sainte-Perelle, qui s'en aperçut, fit de nouveaux efforts pour l'arracher à elle-même. Elle l'emmena à Ragatz qui, en ce mois de juillet, battait son plein. Luce parut distraite et amusée. Mais lorsqu'elle rencontrait une jeune mère avec son enfant, ou une belle nounou enrubannée, ses yeux se remplissaient de larmes témoignant qu'elle n'avait pas oublié.

L'époque présumée pour le retour en France de M^{lle} de Sainte-Perelle et de sa nièce était déjà dépassée, que Luce ne semblait point songer au départ. Leur séjour à Gutenberg était sans cesse coupé par de fréquentes et jolies excursions dans ce pays ravissant, pittoresque par excellence, qui les charmait toutes deux. M^{lle} Philomène qui, n'ayant jamais voyagé, était partie avec une secrète appréhension, était maintenant aussi enchantée que sa filleule de leur déplacement et non moins brave et experte pour les petites difficultés ou les mêmes périls qu'à distance elle s'exagérait. Elle jouissait beaucoup, dans la simplicité de son âme restée enfantine, de toutes les merveilles de la nature qui lui étaient révélées et Luce était heureuse de son plaisir. Aussi parcoururent-elles une grande partie de la Suisse pour ne revenir à Gutenberg qu'en automne.

Alors, M^{lle} de Sainte-Perelle parla de départ, mais, dès les premiers mots, elle vit les yeux de Luce s'emplier de larmes.

— Marraïne, lui dit-elle, je vais vous sembler une ingrate, mais, je vous en prie, partez seule, laissez moi... Depuis ce... que vous savez, je n'ai jamais eu, autant qu'en cette solitude, la paix de l'âme et le repos du cœur. Il me semble que je les perdrai en m'en allant. Et ils me sont si doux !

J'essaie d'oublier, si j'y réussis, ce ne sera qu'ici, je vous en prie, ne m'emmenez pas.

M^{lle} Philomène, fort perplexe, consulta son beau-frère. Celui-ci, ignorant le fond des choses, lui répondit qu'elle était en tout ceci meilleur juge que lui-même, mais que, si Luce n'était pas disposée à se marier encore, il lui importait peu qu'elle demeurât quelque temps en Autriche. Qu'à tout prendre même, cela valait peut-être mieux ainsi, pour elle, que de revenir en France où sa présence lui attirerait des demandes en mariage dont les refus injustifiés pouvaient nuire à son avenir. Il ajoutait que « cette nouvelle lubie » de Luce, qui permettrait à sa dévouée marraine de prendre un peu de repos, et de s'accorder une liberté chèrement gagnée, aurait aussi, à ses yeux, ce bon côté, et il s'offrait, si M^{lle} de Sainte-Perelle ne voulait pas revenir seule, à aller la chercher, ou à envoyer Aymeric au-devant d'elle.

Devant cette réponse, M^{lle} Philomène renonça à contrecarrer les désirs de sa filleule. Restait seulement à décider ce qu'elle allait faire... Quoiqu'elle se trouvât très bien à Gutenberg, sous tous les rapports, la pensée de sa maison paisible, de son petit domaine abandonné à la surveillance d'une servante, l'attirait... elle y avait tant de douces habitudes ! tant de modestes, mais précieux souvenirs !... Seulement, quitter Luce, sa chère Luce, à laquelle elle était chaque jour plus attachée, Luce, qui devenait, peu à peu, par l'influence qu'elle avait prise sur elle, l'enfant de son cœur et de son esprit !... Puis l'abandonner à ses secrètes pensées, à sa tristesse ignorée, à son découragement intime et caché ? Le séjour seul de Gutenberg ne suffisait pas à sa cure morale, il fallait aussi une douce et discrète tendresse, pour panser les plaies récemment fermées de son cœur endolori. M^{lle} Philomène se rendit compte que son enfant chérie avait encore besoin d'elle, alors, elle n'hésita plus :

— Je reste avec toi, dit-elle à Luce.

— Ah ! fit celle-ci dans un élan de joie attendrie et sincère, je n'osais pas vous le demander... mais, vous ici, rien ne me manquera de ce qui peut encore m'être donné en fait de consolations et de douceurs... Seulement, pour vous, c'est un si grand sacrifice... Marraine, je ne vous méritais pas !...

L'hiver passa vite. Luce s'était adonnée à l'étude de l'allemand, de la peinture. Elle y mettait l'ardeur que comportait sa nature et y réussissait. Son humeur était chaque jour plus agréable, plus égale, plus enjouée même, quoique sans véritable gaîté. La mélancolie voilait toujours son âme. Elle ne parlait plus de la France, et semblait l'avoir oubliée toute, sauf son père, avec qui elle entretenait d'affectueux rapports, et Aymeric, dont la constance épistolaire ne se lassait pas, et qu'elle en récompensait par quelques brèves et amicales réponses.

Lorsque revint le printemps, il ne fut pas question d'enlever Luce à sa magie, si puissante en ces beaux pays de montagnes. Elle recommença, avec M^{lle} de Sainte-Perelle, ses excursions, les étendit même jusqu'à la partie de la Suisse qu'elle n'avaient point encore vue ; et, vers l'automne, M^{lle} Philomène vit sa nièce se disposer à reprendre ses quartiers d'hiver, sans même songer au départ...

Alors elle s'alarma gravement et l'écrivit à son beau-frère.

« Je crains, lui dit elle, que nous ne puissions plus arracher Luce d'ici. Non seulement elle ne parle pas de partir, mais je sais que, si je m'en vais, elle ne me suivra pas. Il est temps, pour la ravir à une vie qui lui plaît temporairement, mais qui n'est point celle qui lui convient, que vous fassiez acte d'autorité et la rappeliez, non pas seulement en France, où elle pourrait vivre de nouveau près de moi, mais à Paris ou à Braulx, chez vous, chez elle, où elle reprendra la place qui lui appartient. Pardonnez-moi d'insister et croyez-moi, il y a urgence ».

Effrayé par ce cri d'appel, M. Rambert écrivit à sa fille, par le retour du courrier, une lettre à la fois impérative et affectueuse en laquelle il lui disait que, trop longtemps privé d'elle, et sachant que l'heureuse modification de son caractère permettait de recommencer, sans péril, la vie de famille, une première fois interrompue par sa faute, sa volonté expresse était qu'elle revînt auprès de lui.

Il ajoutait que, s'il lui déplaisait de faire à Braulx une installation temporaire, il suffisait qu'elle vînt le rejoindre à Paris, mais qu'elle y fût pour le premier janvier. Et il l'engageait à quitter de suite les montagnes et l'Autriche, pour attendre, dans un climat plus tempéré, ou à Abbeville, le moment d'arriver près de lui.

Devant cette injonction formelle, Luce ne résista pas.

— Il fallait bien que cela arrivât un jour ou l'autre, dit-elle à sa marraine, je ne pouvais m'éterniser ici... Je partirai donc, mais je reviendrai...

XXIII

Le 1^{er} janvier trouva Luce et sa tante à Paris, réunies à M. Rambert. Elles étaient venues à Abbeville attendre son installation et, dès qu'il les prévint que c'était chose faite, elles arrivèrent.

Le baron accueillit sa fille avec joie. M^{lle} Philomène l'avait inquiété à son sujet. Un moment, il avait craint qu'elle refusât de quitter Gutenberg, et la pensée qu'une sévérité trop grande l'avait peut-être privé d'elle, pour toute la vie, lui avait été d'autant plus pénible qu'à mesure qu'on avance

en âge, la solitude, souvent plus complète et plus fréquente, pourtant, coûte davantage...

Mais ses craintes étaient vaines; Luce, en fille soumise, avait obéi à son désir et lui était revenue assagie, avec un je ne sais quoi de réservé et de pondéré qui lui donnait confiance en sa conversion, en même temps qu'une note d'originalité délicate, fruit de son long séjour à l'étranger, la rendait particulièrement séduisante.

Sa beauté s'était encore développée et était vraiment radieuse. Aymeric, dès le premier revoir, en avait été affolé, mais il n'en avait rien osé montrer, et ne s'était plus permis, avec Luce, la cordiale familiarité d'autrefois. Elle lui en imposait, maintenant, par son maintien un peu fier, sa gravité un peu hautaine, et sa jeunesse mûrie qui lui créait une réelle personnalité devant laquelle il se sentait tout intimidé.

Ce fut, du reste, l'effet général qu'elle produisit dans le monde où, sans se faire prier, elle retourna dès son arrivée. On oublie vite, à Paris, et avec ces deux hivers passés sans la voir, on ne se souvenait plus guère d'elle. Mais, la retrouvant, on ne lui marchandait pas les succès auxquels on l'avait accoutumée, et que son charme et sa beauté justifiaient mieux que jamais.

Ayant acquis plus de sérieux et, avec l'âge, plus d'importance, elle était maintenant la vraie maîtresse de la maison de son père, l'aidant à recevoir et recevant elle-même avec une grâce parfaite.

Avec l'autorité qu'elle avait prise, son indépendance s'était aussi affirmée. Elle n'allait point dans le monde et ne faisait point de visites sans son père ou sa marraine, mais, lorsque cette dernière était retenue, elle accueillait seule ses visiteurs aussi bien d'un sexe que de l'autre, et sortait habituellement en voiture pour faire ses courses, se rendre à l'église ou se promener, sans être accompagnée.

L'état de santé de M^{lle} de Sainte-Perelle avait été pour quelque chose dans cette habitude promptement adoptée. Ses bronches délicates, accoutumées, depuis dix-huit mois, à l'air pur des montagnes, s'étaient, au premier brouillard humide, à la première atteinte de la froidure parisienne, révoltées contre le nouveau régime qu'on leur imposait. Force donc avait été à M^{lle} Philomène, bien qu'elle détestât s'occuper d'elle-même et en occuper les autres, de rester souvent au logis et de prendre mille précautions.

— Ma pauvre chérie, disait-elle, désolée, à Luce, vois, je ne puis plus t'être bonne à rien!...

— Allons! allons! répondit celle-ci, remettons les choses au point; vous ne pouvez pas courir derrière moi à la pluie, au vent, à la neige, et encore ne sera-ce que temporaire; mais, ici, ne vous retrouvez-je pas, et oseriez-vous dire que vous m'êtes inutile?

— Mais qui t'accompagnera?

— Dans le monde, mon père. Pour les courses,

je sortirai seule en voiture. Grâce à Dieu, j'ai passé l'âge des lisières!

— Mais que dira-t-on?

— Ce qu'on voudra, répondit Luce qui avait conservé du passé une entière indifférence pour l'opinion en général; rassurez-vous, marraine, les temps ont bien changé, et les Américaines nous ayant donné le bon exemple, bien des jeunes filles de ma connaissance usent de la même liberté.

Pour calmer ses scrupules, M^{lle} de Sainte-Perelle en référa à l'autorité de son beau-frère.

— Mon Dieu, repartit celui-ci, je ne vois pas grand mal à ce que Luce sorte seule en voiture; ce n'est plus une petite fille, ni, ajouta-t-il en riant, une folle fille, mais, pourtant, Philomène, si vous jugez qu'une femme de chambre doive la suivre?...

— Pas de femme de chambre, s'écria Luce, surtout pas! C'est mettre sur mon dos l'étiquette de mon célibat. En me voyant passer, qui peut savoir si je suis mariée ou non? Alors je puis jouir de la liberté accordée aux jeunes femmes, sans crainte d'être remarquée. Tandis qu'à me voir accompagnée d'une domestique, il sera aisé de deviner que je n'ai point le sacrement, et de s'étonner de mon indépendance.

— C'est assez vrai, dit M^{lle} Philomène, mais, en tous cas, ne fais point seule de courses lointaines, ni trop prolongées; attends que je sois guérie.

— Oh! soyez tranquille! fit Luce gaiement, et si j'ai par hasard à m'égayer dans les quartiers éloignés, eh bien! je requerrai monsieur le secrétaire particulier, qui me sera un protecteur sérieux, n'est-ce pas, Aymeric?

Le jeune homme, présent à l'entretien, acquiesça volontiers à cette demande et, pourtant, un amer sourire plissa ses lèvres. Pour Luce, il ne comptait toujours pas... Et c'était pour cela, sans doute, qu'elle ne devinait point un amour qu'il lui était interdit de lui avouer, mais qui, persistant à travers les absences, les longues indifférences et l'inconscient dédain, plus que jamais, lui emplissait le cœur. Il commençait même à souffrir grandement du silence auquel il était condamné. Que serait-ce le jour où Luce appartiendrait à un autre? Et il avait beau vouloir en repousser la vision, ce jour approchait, M. Rambert ne lui avait pas caché qu'il espérait marier Luce cet hiver.

Il ne put se tenir de lui en parler.

Un jour qu'ils étaient seuls dans le petit salon où Luce, toujours occupée maintenant, travaillait sans relâche à des vêtements d'enfants pauvres, il lui dit:

— Quelles sont les personnes qui dinent demain?

Le lendemain était un lundi, jour de l'hebdomadaire réception.

— Je ne sais au juste, dit-elle, il y a eu des refus, des invitations de la dernière heure, mais mon père m'a prévenue que nous serions seize.

— Et dans le nombre, combien de prétendants ? demanda Aymeric, railleur.

— Mettons un ou deux, pour être exacte, répondit-elle gaiement.

— Et sur ces deux, l'élu, peut-être ?

— Cela non, sûrement non.

— Son tour viendra, pourtant, fit Aymeric, avec une invincible mélancolie, le patron compte vous marier avant Pâques.

— Il a mal compté, dit-elle, un peu triste à son tour.

— Vous ne voulez donc pas vous marier ? dit Aymeric avec le secret espoir d'une négative réponse.

— Non, dit-elle, — et elle reprit avec plus de fermeté : — non, je ne veux pas me marier sans amour, ni être épousée pour mon argent. Pour entrer en ménage, il me faudrait pourtant passer par ces deux conditions, et je n'y consentirai jamais. Je ne suis aimée de personne...

— Qu'en savez-vous ? dit Aymeric, frémissant, son secret sur ses lèvres.

— Oh ! soyez tranquille, je suis bien renseignée, je sais que personne ne me recherche par affection, ce n'est point Luce, la femme qui pourrait être aimante et dévouée, que l'on convoite, c'est M^{lle} Millions et sa dot.

— Pas tout le monde, dit encore Aymeric.

— Tout le monde, affirma Luce, ou bien si par hasard, dans le tas, il était un homme qui eût vraiment quelque sentiment tendre pour moi, j'ai vu, autour de ma personne, tant de vénalité, que je n'y croirais pas, je n'y pourrais pas croire ! Je présumerais toujours que c'est une comédie destinée à obtenir plus aisément ma main et ma dot.

Ces paroles refroidirent singulièrement l'enthousiasme d'Aymeric et refoulèrent, dans sa gorge émue, le secret qu'il avait failli laisser échapper.

— Alors, ma pauvre Luce, dit-il avec découragement, la situation est inextricable.

— Inextricable, je le sais bien, fit-elle avec calme, aussi, vous le voyez, je m'y résigne, j'arrange ma vie. Les heures les plus difficiles en sont déjà passées. Bientôt je ne serai plus à marier, le monde et mon père me laisseront tranquille dans cette indépendance vers laquelle je m'achemine tout doucement.

— Et vous croyez, demanda Aymeric, que votre père prendra son parti de votre décision ?

— Pourquoi non, dit Luce, en quoi le molestera-t-elle ? Tantôt je resterai près de lui, tantôt je voyagerai. J'espère n'être plus jamais un souci pour lui. Je ne suis déjà pas bien gênante, presque une vieille fille... lorsque je le serai tout à fait, ce sera mieux encore.

Et Aymeric n'ajouta rien, heureux, au fond du cœur, du sentiment de Luce qui, si elle y persistait, ne lui laisserait espérer aucune joie, mais lui épargnerait de cuisantes tortures.

Cette conversation avait-elle réveillé les souve-

nirs de Luce ? On la vit s'attrister de nouveau et si, ne l'approchant guère qu'aux heures de sa vie mondaine, — où elle prenait, comme elle le disait pittoresquement, son harnais de luxe : toilette de convention et sourire de commande, — son père n'en fut pas autrement frappé, M^{lle} Philomène, qui l'observait sans cesse, le remarqua.

Luce, dans un esprit d'expiation et de charité, travaillait presque toujours pour des œuvres pieuses. A un moment, elle broda une merveilleuse layette.

— Pour qui ce chef-d'œuvre ? lui demanda M^{lle} Philomène, pas pour la crèche de sœur Marthe ? Ce n'est point pour des pauvres que tu prends tant de peine ?

— Si, dit Luce, il n'y a rien de trop beau pour les pauvres de Jésus-Christ.

— Assurément, répliqua M^{lle} Philomène, mais il y a une manière plus juste de comprendre la charité. Elle doit donner aux miséreux le nécessaire, non point le luxe du superflu. Trois layettes complètes et ordinaires ne te demanderaient pas plus de peine, de temps, ni d'argent que celle-là. Crois-tu donc qu'il ne vaudrait pas mieux vêtir trois pauvres de Jésus-Christ que d'en couvrir un seul de ces dentelles fragiles, de ces broderies superflues ?

— Vous avez toujours raison, marraine.

— Alors pourquoi ne point me croire ?

— Voilà... c'est que j'ai grand plaisir à faire ce chef-d'œuvre, comme vous dites... Il me semble que je travaille pour un petit enfant que je ne connais pas, que je ne verrai jamais, auquel je ne pourrai jamais rien offrir et que, pourtant, j'aimerais bien... Aussi je me plais à faire cette layette comme pour lui et à la donner en son nom.

— Luce, dit sévèrement M^{lle} Philomène qui avait compris, ce n'est point là ce que tu m'avais promis ?

— Que voulez-vous ? fit la jeune fille se levant, jetant son ouvrage sur le canapé et marchant dans l'appartement sous l'empire d'une violente émotion, l'air de Paris ne m'est pas bon, il fait évanouir, comme le soleil, les nuages, toutes mes résolutions... Il me ramène, avec la mémoire de ce que je suis, la pensée de ce que je pourrais être, ici même, de ce que sont, à quelques pas d'ici, ceux que j'envie... J'ai l'air calme, je ne le suis point. J'ai l'air gai, personne n'est plus triste que moi. J'ai l'air résigné, et une révolte gronde au fond de moi-même, révolte contre ma vie, vide, inutile et niaise, sans but, sans espérance, sans amour ! Avec ce qu'on appelle ma beauté, avec ma fortune, avec ma jeunesse, il n'est pas une créature plus misérable que moi. Vous savez, Céline, cette femme de chambre qui vient de me quitter pour épouser le second cocher ? eh bien, elle aussi, je l'envie ; si je pouvais, je troquerais ma destinée contre la sienne. Elle est heureuse, elle aime, elle est aimée ; une affection réciproque

et sincère préside à son entrée en ménage ; viennent ensuite peine, difficultés, douleurs, elle aura toujours eu dans sa vie une heure d'illusion, d'enivrement, de joie qui, à moi, m'est refusée. Savez-vous pourquoi je l'ai renvoyée ? pour ne pas avoir sous les yeux, à toute heure, le spectacle de son bonheur qui m'aurait fait mal. Ah ! je n'étais point faite pour cette vie sans tendresse, pour cette existence de vieille fille qui sera la mienne, car je la préfère encore à l'enfer d'une union sans intimité et sans amour.

M^{lle} de Sainte-Perelle l'avait laissée parler et un triste sourire plissait ses lèvres. Avait-elle été faite, elle, pour cette même vie de vieille fille qu'elle menait avec tant de dignité et de courage ? Et elle ne l'avait point choisie, elle lui avait été imposée par la privation de cette fortune qui, accordée à Luce, semblait être, au contraire de sa tante, l'obstacle à son bonheur.

Après avoir, par un temps de silence, permis à l'exaltation de la jeune fille de s'apaiser, sa marraine reprit avec fermeté :

— Ne calomnie pas ta destinée, Luce, il en est de plus pénibles, car elle ne dépend que de toi. Il t'est possible de te marier, d'être aimée, heureuse.

— Non, interrompit Luce avec violence, car le seul homme qui me plaisait n'est plus libre, et il n'en est point d'autre m'aimant assez pour me le faire oublier.

XXIV

A présent Luce est plus gaie ; après une période sombre, on l'a vue, sans motifs apparents, se reprendre à la vie et la trouver meilleure. On dirait qu'un intérêt nouveau est né en elle, pour la lui embellir. Pourtant son enjouement est intermittent, il semblerait qu'il subit l'action de la température. Les jours de soleil, dès le matin, on la voit animée et joyeuse ; sitôt le déjeuner, elle sort en voiture, seule comme toujours maintenant, depuis la conquête de son indépendance. Elle dit qu'elle a besoin d'air, que ce début de printemps lui donne envie de respirer une atmosphère plus pure, et elle se fait conduire aux Champs-Élysées. Pour quatre heures, elle est toujours rentrée, prête à accompagner son père dans ses visites, au Bois, où il lui plaît ; ou à recevoir ses amies, et son humeur joyeuse persiste jusqu'au soir. Mais que le temps se couvre, que le ciel gris et bas charrie des nuages de neige ou de pluie, l'humeur de Luce lui ressemble, et, sous l'empire d'une contrariété secrète, devient sombre comme lui. La jeune fille refuse de sortir et est triste toute la journée.

M^{lle} Philomène a parfaitement remarqué ces variations, et elles l'inquiètent. Évidemment, c'est de ses promenades que Luce rapporte la gaieté dont

l'attente même lui en donne déjà, mais où va-t-elle et que fait-elle ?

Pour le savoir, M^{lle} de Sainte-Perelle a, par la femme de chambre, fait interroger indiscretement le cocher : on va aux Champs-Élysées, Mademoiselle fait attendre à un point qu'elle désigne, et se promène un peu à pied.

M^{lle} Philomène n'osa jamais demander si c'était seule, mais, faisant violence à son rhume, un jour de beau temps, elle dit à sa nièce au moment même où celle-ci allait monter en voiture :

— Ma longue réclusion me fatigue, et ce soleil me tente, je t'accompagne.

Luce parut contrariée, mais ne s'y opposa point. Lorsqu'elles furent installées dans le joli coupé mauve, le valet de pied demanda les ordres.

— Aux Champs-Élysées, comme d'habitude, dit-elle.

Obéissant sans doute aux ordres antérieurement reçus, le cocher enfila l'avenue, en prit la droite et marcha au pas jusqu'à un endroit convenu d'avance où il s'arrêta, et le valet de pied revint encore à la portière.

— Retournez à l'hôtel, lui dit Luce.

— Pourquoi s'arrête-t-il là ? demanda M^{lle} de Sainte-Perelle.

— Parce que, d'ordinaire, je choisis ce lieu assez désert pour descendre et marcher un peu.

— Que je ne t'en empêche pas ! Je t'attendrai en voiture.

— Non, pas aujourd'hui ; d'abord, pour une première sortie, c'en est assez, marraine, vous devez être prudente.

Et l'on revint sans que M^{lle} Philomène eût rien remarqué d'anormal. Elle avait seulement vu, aux Champs-Élysées, Luce se pencher vers la vitre close pour regarder les jolis bébés élégants qui, sous la garde des riches nounous, faisaient des petits pâtés de sable, ou dormaient dans leurs mignonnes voitures, et, à ce spectacle, M^{lle} Philomène, — était-ce une illusion, — avait cru deviner une larme dans les yeux plus brillants que de coutume de sa filleule.

Cette promenade, malgré les précautions de Luce, ne réussit pas à M^{lle} de Sainte-Perelle. Sans doute les giboulées de mars avaient mis dans l'air une humidité dangereuse qui atteignit sa gorge et sa poitrine mal guéries, et elle fut de nouveau condamnée à une sévère réclusion dont Luce ne parut point autrement fâchée, mais qui contraria énormément la malade.

Elle sentait qu'un secret, dont l'indéniable influence pouvait devenir dangereuse, planait sur sa chère nièce en ce moment, et n'osant confier ses soupçons si vagues à son beau-frère, elle restait inquiète et désolée de son impuissance.

Qu'eût-elle dit s'il lui avait été donné de suivre secrètement Luce ?

Elle l'eût vue, par une matinée de soleil, vêtue d'un costume noir, simple et sobre, aller en voi-

ture jusqu'à l'endroit des Champs-Élysées où, l'autre jour, le cocher s'était arrêté. Il fit encore de même et, cette fois, Luce descendit, puis ayant ordonné qu'on l'attendît beaucoup plus bas, elle revint sur ses pas, rapidement, jusqu'à un cercle formé par des nounous enrubannées, qui soignaient tout un petit peuple de bébés. Parmi eux, elle s'orienta et vint droit à une ravissante fillette d'environ dix-huit mois, dont les cheveux bruns, bouclés, et les vifs yeux noirs, sous la grande capeline Greenaway ourlée de cygne, faisait le plus heureux contraste. Elle l'embrassa.

— Bonjour, chérie, dit-elle, on ne reconnaît plus sa mie ?

L'enfant, accoutumée sans doute à son gracieux visage, lui tendit les bras en poussant de ces petits cris encore inarticulés, auxquels les mères savent trouver un sens.

Luce, ravie d'être reconnue, l'embrassa de nouveau avec passion, puis, prenant l'enfantin langage qui semble nous rapprocher des jeunes êtres à qui nous l'adressons, elle lui dit :

— Ménette a été sage depuis que sa mie ne l'a vue, elle n'a pas été malade, pas enrhumée ? Pas bobo, dis, chérie ?

Et la petite fille, mal affermie sur ses jambes mignonnes et encore trébuchantes, fort occupée à remuer, avec une légère pelle de bois, quelques menus cailloux, répéta gravement :

— Pas bobo !

Alors Luce s'amusa avec elle, lui tendant de petites pierres qu'elle mettait, l'une après l'autre, dans un seau minuscule, et quand il était plein, Luce le renversait par terre, aux grands éclats de rire de la fillette. Le temps passait et ni l'enfant ni la jeune fille ne se lassaient de ce jeu. Tout en s'y livrant, cette dernière causait avec la nourrice qui, elle aussi, semblait la connaître.

— Elle n'a rien eu, la mignonne, je la trouve un peu pâle ? disait-elle.

— Non, madame, non, répondait la bonne ; seulement, ces jours-ci, il a fait mauvais, on n'a pas pu la sortir, et, voyez-vous, ces anges-là c'est comme les plantes du bon Dieu, pour fleurir, il leur faut de l'air et du soleil.

— Et puis l'appartement de ses parents n'est pas grand, ni bien aéré peut-être ?

— Ah bien oui ! une coque de noix, nous y sommes quasiment l'un sur l'autre, et c'est ça qui ne vaut rien à la petite ! Monsieur parle d'en changer, il en a même un en vue, mais Madame dit qu'il est trop cher.

Luce se fut éternisée avec sa petite amie, mais la raison, comme la prudence, le lui défendait. Elle se leva, embrassa la fillette, qui, voyant partir sa compagne de jeu, eut une petite moue bien près des larmes. Luce, attendrie, était prête à se rasseoir, ne savait pas s'en aller...

— Amusez-la un peu, nounou, dit-elle enfin, je m'esquiverai pendant ce temps-là.

Elle le fit et lui jetant avec les doigts un baiser :

— A demain, Germaine, lui dit-elle.

Et elle alla très vite remonter en voiture.

Cette jolie petite Germaine que Luce aimait tant était la fille de Germain Danglefer.

Luce l'avait su par hasard.

Un jour qu'elle se promenait aux Champs-Élysées, contemplant dans son désœuvrement tous ces bébés qu'elle aimait, elle eût la pensée que l'enfant de Germain devait avoir à peu près cet âge-là et, avec plus d'intérêt, elle regarda les minois roses, enfouis dans les dentelles ou les fourrures des grands chapeaux protecteurs. Devant l'un d'eux, elle s'arrêta immobilisée par une ressemblance : cette petite fille, qui s'essayait à marcher avec sa nourrice, avait les yeux, les admirables yeux noirs de Germain Danglefer. Était-il possible que ce fût sa fille ? Tout son cœur lui criait oui. Elle doutait, cependant, et n'osait poser une question...

Le bébé, las, voulait se faire reprendre par sa nounou, et celle-ci, avec son accent trainard de femme du peuple, lui résistait :

— Non, vous n'êtes pas fatiguée, non, c'est une grande fille que Germaine.

Luce alors ne douta plus, elle s'avança et s'adressant à la nourrice :

— La belle petite fille ! dit-elle, quel âge a-t-elle ?

— Elle aura deux ans aux cerises, madame.

C'était bien cela...

Luce essaya d'apprivoiser le bébé par des caresses et des sourires ; sa bonne regardait sans défiance cette belle dame si élégante, et, tout en jouant avec l'enfant, la jeune fille disait :

— Vous venez ici souvent ?

— Tous les jours quand il fait beau. Monsieur tient beaucoup à ce que la petite prenne l'air, alors, sitôt le déjeuner, je viens avec elle.

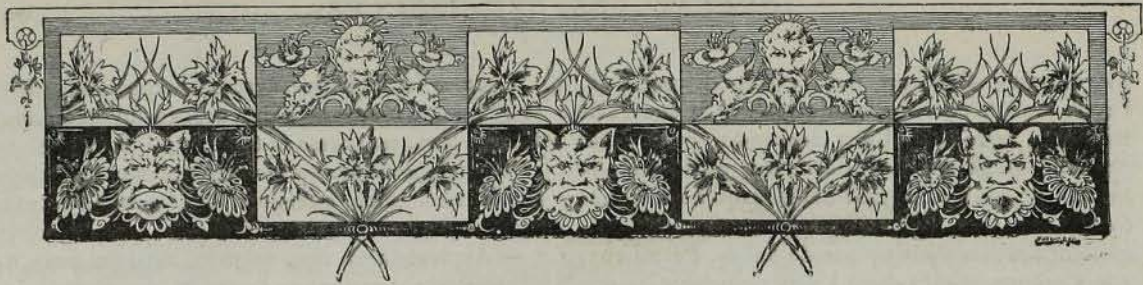
— Vous demeurez loin ?

— Oh ! non, rue de Ponthieu.

MARY FLORAN.

(La fin au prochain numéro.)





CAUSERIE DE QUINZAINE



Si la saison où nous sommes est celle où la nature s'endort sous un suaire de feuilles mortes, c'est aussi celle où la société qui avait disparu en se dispersant ressuscite pour reprendre vie autour du foyer. Il est très doux, après une séparation de plusieurs mois, de se retrouver. Que de choses à se dire, que d'histoires à raconter, que d'impressions à se communiquer. En janvier, tout le monde dira la même chose; pendant ces insipides et interminables visites du Jour de l'an, le même fait, le même homme, la même mode passeront par toutes les bouches, seront amplifiés, dénaturés, vilipendés ou portés aux nues sous mille formes, à peine différentes; ce seront les mêmes petits cris d'effroi, qui ne déforment pas la bouche, les mêmes gestes élégants qui ne dérangent ni le nœud de cravate, ni la fourrure seyante, et les conclusions identiques qui classent les causeurs en deux catégories bien distinctes : celle des approbateurs, celle des désapprobateurs; tout cela pas méchant, pas original; en un mot d'une banalité écœurante.

En ce moment, au contraire, l'intérêt de la conversation est réel, chacun a vécu de sa vie particulière, a cherché les distractions qui lui convenaient ou qu'il y avait intérêt majeur à subir. De là sont nées des impressions vives, des souvenirs vibrants, des regrets ou des cris de délivrance suivant le cas, et l'on en fait part aux amis retrouvés, avec entrain; on cherche à leur faire partager les émotions ressenties, à leur montrer, par la description, les pays parcourus. Les uns en ont rapporté quelques jolis bibelots : chaudronnerie auvergnate, mousselines suisses, dentelles du Puy, pierres des Alpes, que sais-je. D'autres ont enrichi leur album de croquis dont chacun a son histoire;

on feuillette et on jase; puis ce sont les instantanés qui vous montrent la semelle de tous les gens inoffensifs qu'on a saisis sur le vif, sous prétexte de garder l'image d'un chapeau bressan ou d'une mantille espagnole. Avez-vous remarqué, mes enfants, que, depuis l'invention de l'instantané, les promeneurs marchent exclusivement sur leurs talons, la pointe du pied formant un angle de 45° avec le sol. Il y a pourtant dans la décomposition du pas humain une seconde où le pied pose à plat, une autre où le talon se détache de la terre; non, tous, crosse en l'air, c'est affreux. N'importe, c'est vivant, c'est vécu, comme on dit, et l'artiste se réjouit tandis que l'ami admire.

Pendant cet échange de bons procédés, la table à thé se garnit du liquide fumant, de bons petits fours bien fondants, de galettes exquises et indigestes, de croûtes beurrées, de *breakfasts* plus légers qu'un souffle. Tout en parlant, on grignotte; tout en grignottant, on s'amuse, et le soir, au logis, on rapporte à son entourage un tas de nouvelles plus imprévues les unes que les autres : roman ébauché en chemin de fer, brouille consommée sur bateau de pêche; les cheveux de M^{me} X ont changé de couleur pendant ces six mois de voyage; cela s'explique : elle a parcouru l'Europe en automobile et, dame! la poussière, ça blanchit — mais non, ils ont noirci — alors c'est la fumée de pétrole.

— Te rappelles-tu, André, cet attaché d'ambassade qui, à notre mariage, avait un pardessus mastic et une cravate bleue?

— Non, répond André sans hésitation.

— Mais si, l'air très distingué et une coupe de cheveux étonnante; il nous a salués à la sacristie après l'ami Wolff.

— C'est bien possible, mais je ne me le rappelle pas. Eh bien, qu'est-ce qui est arrivé à son pardessus mastic?

— Il l'a échangé contre une gandourah bleue. Figure-toi que Louise l'a retrouvé au Caire avec un fez, une pipe turque et une robe de mage; c'était impayable; elle m'a montré sa photo-

graphie; à le voir ainsi, on le jurerait mahométan.

— J'ai eu aussi des nouvelles de Fanny qui a été enlevée par des brigands et remise en liberté presque aussitôt, grâce à une violente migraine, les brigands ont cru qu'elle avait le choléra.

— Julie a rapporté de Russie des fourrures merveilleuses et données ! trois cents francs un collet de zibeline magnifique ! Elle en a donné un semblable à sa sœur, mais elle a failli en mourir, étant obligée au mois d'août de passer les frontières avec cette superposition de manteaux sur les épaules; il faut l'entendre raconter ces perquisitions des douanes et ces visites des inspectrices qui vous fouillent, vous palpent, vident vos poches, sondent les chignons et, furieuses de ne rien trouver, se vengent par des regards féroces dont on s'amuse en dedans en songeant que la marchandise prohibée est insaisissable comme bijou à votre doigt, comme fourrure sur votre dos, comme dentelle dans votre guimpe, etc.

Il y a aussi les amants de la belle nature qui vous racontent les forêts, les lacs, les couchers de soleil, les levers de lune; il y a de ces petites promeneuses que l'enthousiasme rend éloquentes; elles disent les émotions ressenties, les beautés découvertes, les regrets laissés dans tel beau site qui leur a révélé quelque chose de neuf et a gardé un peu de leur cœur, et la journée passe avec une étonnante rapidité à les écouter et à leur répondre. Le soir, à son tour, on essaiera de recommencer le récit et de faire naître les mêmes émotions chez ceux qui écoutent. Il est incontestable que les voyages rendent meilleurs, et si tout le monde pouvait s'en aller quelque part, bien loin de son centre, chaque année, les mœurs s'adouciraient. Il y aurait moins de révolutions sur notre planète agitée, moins de revendications, de commissions exécutives; les shahs ne seraient pas exposés à mourir de la main de leurs frères, beaux-frères et gendres désireux d'être shahs à leur tour; les peuples ne s'armeraient pas contre le voisin, et les mineurs ne feraient pas de grèves. Hélas ! que ne peut-on remplacer la police, les prisons, la dynamite, l'électrocution par des billets Cook aller et retour, trois mois de durée, le logement et la nourriture compris.

En fait de nourriture et de révolutions, je ne sais s'il faut l'attribuer aux voyages, mais une tendance se dessine à manger toutes les herbes qui se présentent, sous le prétexte d'arthrite et

d'eczéma. Hier, pendant que les hommes fumaient, ces dames se communiquaient des recettes de légumes aussi variées qu'inquiétantes.

— Ma chère, je suis un régime, mais un régime moins dur que celui de l'an passé, on me permet les fruits très mûrs, et on me recommande le céleri, c'est souverain contre le rhumatisme.

— Ma pauvre amie, du céleri à perpétuité !

Alors, une âme charitable donne une recette de pain de céleri, exquise, paraît-il; une autre avance son potage au céleri; une troisième commande le céleri au gratin. Peu à peu, la conversation dévie et du céleri on passe à la citrouille, tandis que je m'attends au souvenir d'un certain concombre à la crème, et que ma voisine recommande pour l'estomac le soufflé de poireaux. Tout cela est très bon une fois en passant, mais, vrai, je préfère les pommes de terre cuites sous la cendre pour l'ordinaire. Ceci me rappelle la réflexion d'une cuisinière de province qui, devenue Parisienne du jour au lendemain, s'imaginait que dans la grande ville tout était extraordinaire, raffiné, au-dessus des usages vulgaires de son pays. Désabusée par le régime simple de sa maîtresse, elle ne put, un jour, retenir cette exclamation, alors que dame et servante préparaient le menu du lendemain :

— Mais, Madame, encore des pommes de terre ! nous en avons eu hier.

— Et nous en mangerons demain.

La cuisinière, piquée, conclut : « Madame a des goûts bien communs : des choux, du riz, des pommes de terre, des haricots; ce n'était pas la peine de venir à Paris. »

Non seulement nous tournons au végétarisme, de par le caprice des médecins, mais nous subissons, grâce à eux, une nouvelle transformation de la table : on ne boit plus que de l'eau : le vin généreux, si recommandé à la génération précédente, est, paraît-il, nuisible à celle-ci.

— Docteur, j'ai des rougeurs à la peau.

— Plus de vin, mademoiselle, buvez de l'eau.

— Docteur, j'ai la migraine.

— Je crois bien, jeune homme, vous buvez du vin.

— Docteur, j'ai mal à l'estomac.

— Plus de vin, madame.

Oh ! ces médecins, quels gens capricieux ! Heureusement pour eux, je n'ai plus de place que pour signer.

C. DE LAMIRAUDIE.





DEVINETTES

Charade fantaisie

Adjectif possessif, tel est l'un en grammaire ;
Le *trois*, isolé, n'a pas beaucoup de sens,
Mais, sphinx habile, vous pourriez bien en faire
(Ne les séparant pas en les lisant)
De l'immense *deuxième* un habitant.
Le tout fût, sachez-le, célèbre conquérant.

(Brin de varech.)



Mots en triangle

Partie de... — Travail de défense en temps de guerre. — La divinité seule
peut être — Un habitant de la porcherie. — Qui n'a pas le don de la
parole. — Saison superbe. — Négation. — Dans tien, dans toi.

(Miss Tantine.)

Mots en croix de pierre

Avec les lettres suivantes, trouver trois villes de France et deux chefs-
lieux de canton :

AAA C EEEEE I LL MM NN P Q R S UU VV Z

(Oiseau de paradis)

Mots en parallélogramme

Horizontalement : Pratique du bien. — Animal souterrain. — Ancienne
orthographe de tête. — Cours d'eau breton. — Prénom féminin.

Verticalement : Dans un verre. — Conjonction. — Rongeur. — Mettre à
mort. — Ville de Suède. — Volcan. — Ancienne monnaie. — A la fin de
l'hiver. — Voyelle.

(M. Grosjean.)

Métagramme

Je suis un tout petit poisson,
J'ai quatre pieds, plus une tête.
Changez-la; sans plus de façon,
Alors, tour à tour je puis être :

Un bien antique véhicule,
Héros dont la France fut fière,
Petit sac, mais non réticule !
Enfin une masse de pierre.

(Brin de varech.)

EXPLICATION DES DEVINETTES D'OCTOBRE

Mots en poupée chinoise :

V
C I L
O C C I S
T
H Y P E R B O L I Q U E S
J U R I S P R U D E N C E
O H E
T R U C S
O R G U E
P R O N E
P I L E E
L E S
O S E
O B I
B U T
E R E
A G E
D U R E E
A R A B E
V E R V E U X
E D R E D O N
P U I S S A N T S

Énigme : La herse.

Question historique : Le tsar Pierre le Grand devant
la statue de Richelieu à la Sorbonne (1717).

Mots en flèche :

O S A F
I R R A
M A R I E A N T O I N E T T E
O E N E
F R E C
C R E
M E
E

Mots en parapluie ouvert :

S
V A R
R O N D E
H E R C U L E
H
O
A P
C A
N

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.